

LE SIXIEME DIT DU CLOWN DE COUERON

OU

L'HISTOIRE DE CACAO QUI VOULAIT ÊTRE AU CENTRE DU MONDE.

à Bernard Melguen

Cacao n'avait jamais vu la mer. Cela n'aurait eu aucune importance sans Kolodac, le magicien. Kolodac avait fait plusieurs fois le tour du monde avec sa petite valise noire pleine de colombes blanches et de lapins bavards. Et de ses voyages, il avait ramené des provisions d'images et de mots qu'il gardait enfermés dans sa tête, tout au fond de son cerveau, boîte plus secrète et magique encore que sa valise à prodiges. Certains soirs, quand l'air était doux ou quand le vent soufflait en brise régulière de l'Ouest, Cacao devinait dans l'œil fatigué de son ami le retour d'une petite lumière que le vent avait allumé. Alors, il s'asseyait à côté du magicien, sur un cube d'étoile ou sur une botte de paille. Il savait que la boîte magique des souvenirs de Kolodac allait s'ouvrir. Il ne se trompait jamais. Ces soirs-là, Kolodac, d'ordinaire assez taciturne, se mettait à parler. Il parlait de soleils perdus corps et bien sur la ligne d'horizon dans des incendies de lumière et d'eau, de soleils ressuscités dans la blancheur liquide des aurores. Il parlait de la lune qui pompait les mers et levaient les vagues dans sa course, des étoiles amies qu'on suivait là-haut de longs jours durant et du ciel sans accroc tout autour de la terre. Et Kolodac parlait si bien, d'une voix douce et grave, avec

parfois des mots si savants qu'on aurait dit de la musique, que Cacao fermait les yeux. Il se voyait alors, lui, le clown rouge tout juste bon à prendre des gifles et à rater toutes les chaises où il voulait s'asseoir, il s'imaginait à l'exact milieu du monde que le magicien dessinait de ses paroles.

— Un jour, pensait Cacao, je partirai. Un jour je naviguerai jusqu'au milieu de la mer, jusqu'au centre du monde. Parole de clown, je le ferai."

Comme il n'était pas assez adulte pour imaginer trahir sa parole, un matin, Cacao se décida pour de vrai. Avec quelques feuilles de papier glacé du programme, il se confectionna un bateau. Avec le bâton du jongleur, il imagina un mât où il fixa, en guise de voile, un mouchoir magique et bleu qu'il chipa à son ami magicien. Il savait que Kolodac ne lui en voudrait pas. Les magiciens sont là pour aider à donner corps aux rêves. Ensuite, il dévala la prairie où le cirque avait installé son chapiteau, jeta son esquif au fleuve et s'embarqua sans regrets. C'était du côté d'Orléans, un matin de printemps, en 1994.

Tout se passa comme il l'avait prévu. Le fleuve docile entraîna le clown dans sa course lente. Cacao découvrit des villes et des champs, des maisons au bord de l'eau et des châteaux au fond de magnifiques jardins, il croisa des bateaux de fer et de bois qui soulevaient dans leur sillage des vagues à chavirer sa frêle embarcation. Il tint bon. Au passage d'un pont, une bande de gamin bombardait son bateau en poussant des cris de joie. Ce devait être un mercredi. Les enfants visaient si mal que le clown en fut quitte pour la peur et poursuivit sa route. Plus tard, il vit des usines qui crachaient leurs fumées noires au ciel du fleuve, des décharges et des terrains vagues. Il vit des marais et

des vaches impassibles. Bientôt, au-dessus de sa voile magique et bleue, plana un cormoran soupçonneux. Cacao plongea son doigt dans l'eau et le porta à sa bouche. Il sentit sur sa langue un léger goût de sel. Il approchait du terme de son voyage. Là-bas, au fond du ciel où montaient les nuages, là-bas devait être la mer. La voile du magicien claqua dans le vent qui soufflait à présent debout. Le clown borda sa voile au plus près serré et entreprit de tirer des bords. Demain, il serait en mer, en route pour le milieu du monde.

Toute la nuit, Cacao navigua de rive droite en rive gauche, tirant bord sur bord; lof pour lof, chaque fois que son embarcation menaçait de percuter la berge. Toute la nuit Cacao tenta d'apprivoiser le vent. Quand vint le matin, il n'avait pas avancé de dix mètres. Il lui sembla même qu'il avait reculé. Le fleuve qui l'avait porté depuis son départ avait inversé son cours. La Loire buvait la mer en vagues courtes et goulues. La Loire respirait l'air du large, avalait avidement les embruns d'aventures lointaines. Le centre du monde piquait plein Est au fond des terres et Cacao désespérait. Quand le fleuve enfin fut repu, plein à ras bord de mer et comme endormi comme on s'endort après un repas trop copieux, le clown épuisé affala sa voile. "J'abandonne, dit-il, même un clown ne peut rien contre le mouvement de la mer.

A lors le bateau se mit à tanguer, à danser, le bateau ivre de vent se secoua sous les cris du cormoran. Alors le bateau hésita. "J'aurais tant voulu voir la mer", soupira le clown. Alors le fleuve attentif écouta la parole du clown et inversa une nouvelle fois sa course. Cacao suivit des yeux une vache sur la berge. Il la vit bientôt glisser à la perpendiculaire de sa route et disparaître dans son dos. Il avait peine à croire

qu'au moment où il avait décidé d'abandonner, le voyage reprenait dans la bonne direction. Maintenant, il n'en doutait plus. La Loire courait à la mer de plus en plus vite, comme si le monde tout entier, le monde des terres de l'intérieur, avait été aspiré par un gigantesque tourbillon au centre du monde. Le bateau filait sans voile, tiré par les eaux. Il filait à une vitesse folle et Cacao se laissait mener. C'était soudain si facile, si évident, si obligatoire qu'il s'allongea au fond du navire en papier, les yeux dans les nuages qui montaient à l'assaut des terres. Il y avait des nuages en forme d'ours, d'autres en forme de locomotives, d'autres encore en forme de bonshommes marchands de sable de coton. Cacao ferma les yeux et s'endormit sans entendre la fin de l'histoire que le vent sifflait à son oreille.

Quand il se réveilla, le bateau ne bougeait plus. Cacao ouvrit un œil, il ouvrit l'autre, il ouvrit les deux et regarda tout autour de lui. Le bateau de papier reposait sur la vase, immobile et échoué à côté des embarcations des pêcheurs de civelles.

— Allons bon, se dit - il, le fleuve m'abandonne. Il va falloir que je poursuive à pied.

Il mit alors pied à vase - il était si léger qu'il ne s'enfonça qu'à peine - et gagna la berge. Quand il y fut, il découvrit une ville qui montait à l'assaut d'un coteau. "Une ville, songea le clown, si j'y pénètre, je risque d'y croiser des hommes. Il vaut mieux être prudent..."

Comme son ami le magicien lui avait appris que les humains craignaient les clowns en liberté, il effaça son nez rouge de sa face et gomma la couleur de ses habits

avec quelques poignées de la poussière grise du quai. Ainsi déguisé en homme, la mine triste et le costume sombre, Cacao se mit en chemin, toujours à la recherche du centre du monde.

— Cacao ! cria une voix dans un jardin. Il tourna la tête pensant qu'on l'appelait. Ce n'était qu'une dame qui courait après son petit chien au pelage marron-clair.

— Que je suis bête, sourit le clown pour lui tout seul. Je n'ai rien à craindre. Personne ne me connaît ici. Et même si c'était le cas, personne ne pourrait me reconnaître sous ce déguisement.

A moitié rassuré, il grimpa la route qui s'enfonçait dans le village. Derrière les murs montaient des arbres blancs et roses à l'assaut des nuages. C'était le matin. Des oiseaux chantaient derrière les murs sur les arbres de couleur. Au-dessus, le ciel était immense, mais le clown ne pouvait le voir tout entier. Il marcha jusqu'à une grande place où deux hommes achevaient de tirer une ligne de pavés.

— Pardon messieurs, interrogea Cacao, je ne suis pas du pays, peut-être pourriez-vous me renseigner. Je voudrais aller au centre."

Les deux hommes le regardèrent d'un air étrange.

— Au centre? mais vous y êtes, au centre.

— J'y suis? fit le clown incrédule. Mais ce n'est pas du tout comme ce que Kolodac m'avait raconté. Quand on est au centre, au milieu du monde, on sent tourner la terre sous ses pieds et l'horizon est si vaste qu'on n'aura jamais assez de toute une vie pour le découvrir. Ici je ne vois que des maisons. Et en plus, il n'y a personne...

— Qu'est-ce que vous voulez qu'on y fasse? fit le deuxième homme qui n'avait encore rien dit. La mairie est devant vous, l'école de l'autre côté, c'est bien là le centre. Et si vous voulez y voir du monde, il faudra y revenir un jeudi. c'est le jour du marché."

Cacao remercia les deux hommes sans insister. Sans doute avait-il mal posé sa question. La prochaine fois, il tâcherait d'être un peu plus précis. Justement, un homme passait à grandes enjambées pressées en direction de la mairie. C'était un homme jeune qui portait lunettes et cravate et balançait un attaché-case au bout de son bras.

— Monsieur! appela Cacao. Monsieur! S'il vous plaît!

—Oui? fit l'homme avec un sourire.

— Je cherche le centre, fit Cacao.

— Le centre? reprit l'autre en fronçant les sourcils. Le centre commercial? le centre d'affaires? Le centre de vacances, de détention, de prévention? Le centre de soin, de tri, d'essais...

— Le centre du monde, précisa le clown. L'endroit où le monde s'organise, l'endroit où...

— Je vois, fit l'homme qui portait des lunettes. Je vois ce que vous voulez dire. Hélas, ce n'est pas ici. Où le monde s'organise, c'est à Paris; pour la pêche aux civelles, c'est à Bruxelles. Pour le commerce, peut-être même qu'il vous faudra aller jusqu'à New York, Tokyo, Londres ou Francfort. Mais n'entre pas là-bas qui veut. Si vous voulez un conseil, vous devriez commencer par écrire et préparer un dossier. C'est beaucoup de travail.

Cacao sentit une larme de clown monter à son œil. Il la retint sous sa paupière de peur de se trahir. Celui-là non plus n'avait pas compris sa question. Il traversa la place et continua à marcher droit devant lui sans savoir où ses pas allaient l'entraîner. Maintenant, la ville paraissait moins compacte. Elle se déchirait de pelouses, de jardins et de petits bouts de nature entre les maisons. Ici ou là un homme ou une femme courbé en deux travaillait la terre. Les premiers bourgeons des lilas explosaient au ciel et les humains regardaient leurs pieds. C'était peut-être là, le centre, pensa Cacao, juste à la place d'un jardinier, entre ciel et terre, entre racine et fleur. Il interrogea un homme qui, d'un geste bref, le renvoya en direction de la place déserte qu'il venait de quitter. Cacao n'y revint pas. Ce qu'il cherchait ne pouvait certainement pas être aussi froid et aussi désert que la grande place. A un autre occupé à retourner son jardin, il demanda où se trouvait le cœur de la ville, le cœur du monde. Celui-là leva sa casquette de deux doigts et balaya le ciel de son regard comme s'il cherchait une réponse dans les nuages. Cacao espéra, mais le regard de l'homme s'arrêta sur une sorte de phare de brique qui pointait sa tourelle au-dessus des maisons, et même au-dessus du clocher de l'église.

— Le cœur de la ville, dit l'homme au clown, c'était là-bas, la tour à plomb. Il y avait autrefois là-haut une immense chaudière où l'on fondait le métal qui dégoulinait en billes ou en tuyaux en fusion jusqu'en bas. Comme un cœur, c'était rouge et chaud. Comme un cœur, cela battait nuit et jour et la ville tout entière vivait au rythme des coulées de plomb dans la tour. Mon père y travaillait. Il en est mort aussi. Mort des

vapeurs du cœur de plomb de la ville. Quand on aime, quand on hait, quand on vit, quand on meurt, ça vient toujours du cœur..

Et l'homme parla des usines qui rimaient avec les camarades, du travail qui donnait la main à la peine, et à la joie, et à tout ce qui compte dans la vie d'un homme. Du travail comme le grand moteur de toutes choses ici-bas. Et sa voix était si chaude et si vivante que Cacao se souvint de celle de son ami magicien.

— Merci beaucoup, Monsieur, fit-il. C'est cela que je cherchais. C'est exactement cela. Je vais y aller tout de suite.

Alors le regard de l'homme s'éteignit doucement comme une bougie s'étouffée.

— Y aller? mais il n'y a plus rien là-bas. Plus rien à voir, ni plus rien à sentir. il y a bien longtemps que le cœur de Couéron a cessé de battre. Aujourd'hui, on ne vit plus monsieur, on survit. Par habitude...

L'homme baissa de nouveau les yeux. Ses deux bottes de jardinier s'enfonçaient jusqu'aux talons dans la terre qu'il était en train de retourner. Le clown crut un instant qu'il allait disparaître englouti sous ses yeux. Il parlait à présent d'une voix faible, à peine audible, du vieux cimetière près de l'église qu'on avait enfoui sous les pierres monumentales de la grande place, des bagarres d'autrefois dans les bals, entre ceux d'ici et ceux du Pèlerin. Les peignées qu'on se mettait, les beignes qu'on prenait et les dégelées qu'on infligeait. Des unes et des autres, il conservait un souvenir attendri, un souvenir qui sentait bon ses vingt ans.

— Mais peut-être que je suis un vieux con, finit-il par avouer. Je vous embête avec mes histoires. Je ne sais pas si j'ai très bien compris ce que vous cherchiez, mais je

crois que vous devriez demander aux jeunes. Eux, ils regardent devant eux. Moi, j'ai un rétroviseur dans la cervelle depuis qu'on m'a collé à la retraite."

Il indiqua alors au clown le chemin à suivre pour trouver le lycée et reprit son bâchage là où il l'avait interrompu. Cacao descendit un boulevard, en remonta un autre, passa des blocs et des maisons, passa un pré où une vache jouait avec un dindon à dix mètres du parking d'un supermarché et arriva au lycée. Au centre de la cour, une masse compacte de jeunes gens et de jeunes filles se pressait autour d'un banc où s'était juchée une fille à la chevelure rousse et à la voix forte. A ses phrases qui parlaient de dignité, de décence, de lutte et de justice, les autres répondaient par des cris et des applaudissements. C'était comme un cœur battant d'espoir, de révoltes et de mots qui palpitait au milieu de la cour. Quelques adultes se tenaient à distance. On lisait dans leurs yeux une approbation timide que quelque chose d'inconnu empêchait de s'exprimer à haute voix. Dans les regards de certains, Cacao crut même discerner comme un soupçon d'envie. Quand sur une dernière ovation le groupe se disloqua, le clown aborda un groupe d'élèves. Il était tout excité.

— Bravo, cria-t-il avec enthousiasme. Ici j'ai vu et entendu battre le cœur du monde."

Et tous éclatèrent de rire.

— Le cœur du monde ici? Pauvre clown! Ici, c'est le ghetto, l'impasse, la voie sans issue des efforts sages. On nous a raconté qu'ici on préparait l'avenir. Nous y avons cru. Et pendant qu'on travaillait, ils en ont profité pour décréter que l'avenir avait déjà eu lieu. On ne peut pas rester là. Il faut se bouger. On va s'arracher. Viens avec nous.

— Et où allez-vous, interrogea Cacao un peu inquiet d'avoir été traité de clown sans son nez rouge.

— Sur le Cours des Cinquante Otages, à la préfecture, dans la rue. Là où ça bouge, là où ça pète. Là où, pour quelques heures, on peut se croire vivants. Aussi loin que nous regardons devant nous, nous ne voyons que le brouillard épais. Nous allons allumer des feux contre le brouillard. Nous allons balancer des pierres solides contre les résignations molles. Et si l'on veut nous interdire de fabriquer un monde à notre idée, nous jetterons l'ancien à bas. Depuis trop longtemps nous frappons poliment à la porte de l'avenir. Si toutes les portes sont fermées, nous les forcerons à coup de barres de fer et de joyeux incendies. Viens avec nous! On va se marrer!

Cacao n'avait pas envie de rire. Il cherchait le cœur du monde, le centre de toute chose, le lieu magique dont parlait si bien Kolodac et où chacun découvrait sa vie libre à portée de son regard. Lui qui ne supportait pas de fouler une violette quand il se promenait dans un sous-bois, l'idée de casser pour se sentir vivant lui paraissait insupportable. S'il en avait eu le courage, il aurait dévoilé son nez rouge et laissé éclater les couleurs de son habit de clown. Il aurait joué pour faire rire les jeunes gens en colère, parce que rire est aussi une façon de se sentir vivant et de prendre possession du monde. Mais il n'en eut pas le courage. Il avait lutté toute la nuit contre le fleuve et le fleuve l'avait emmené au moment où il avait renoncé. Il avait échoué dans un bourg déguisé en ville, dans un bourg grandit trop vite. Il avait interrogé les gens qu'il avait croisés et personne n'avait compris sa question. Il était fatigué. Il laissa s'écouler le flot des jeunes gens comme un fleuve vers une mer mauvaise, il les laissa partir vivre ailleurs et resta

seul dans la cour du lycée. Il y resta longtemps, assis sur un banc, immobile et absent comme un retraité absorbé par son passé révolu, comme un adolescent perdu dans son avenir brumeux. Le soir tomba. Au pied de la ville, la mer remontait le fleuve en charriant de lourds nuages chargés d'eau. Une première goutte vint lui frapper le front, puis une autre et encore une autre. Bientôt ce fut l'averse. Bientôt la pluie lava son costume de clown de la poussière dont il l'avait caché. Bientôt sur son visage réapparurent les couleurs du cirque, sa bouche blanche, son nez rouge et ses sourcils circonflexes.

C'est un soir, dans la cour déserte du lycée, un clown multicolore sous la pluie. C'est un soir d'avril 1994, à l'heure où éclatent à Nantes les premières grenades en tirs tendus sur des enfants fatigués de jouer leur vie au "paint ball". C'est un soir de cris lointains, de sirènes et de feux. Et le clown a froid. Il est à mille kilomètres du monde, dans un autre monde trop vieux, trop enfantin, vieux comme l'enfance, un monde trop différent.

Il court sous la pluie à la recherche d'un abri. Il court au hasard sous l'averse. Près du terrain de sport, un chapiteau l'attend. Cacao y entre. Personne ne l'a vu.

— Bonsoir, fait une voix.

— Bonsoir, répond Cacao.

— Je t'attendais, dit la voix."

Le clown ne sait pas s'il doit avoir peur. Au milieu de la piste, un homme achève de monter une étrange machine. Sur un grand cercle de métal qui court le long des gradins tourne un soleil jaune comme un ludion d'enfant.

— Je termine d'installer mon Célescope, dit le magicien sous le chapiteau. C'est une machine à dérouler les rêves, à danser les planètes, à se jouer du soleil, une machine à faire le tour du monde. Hélas, j'avais oublié la terre...

A ces mots, l'homme s'est approché de Cacao et lui a ôté la bille rouge de son nez. Il l'a placée au centre de sa machine et sur le nez de clown devenu terre, il a collé une marionnette minuscule, une marionnette qui lui ressemblait.

— Ça, c'est moi, c'est toi, c'est nous tous, a dit l'homme. L'univers n'a pas de centre mais chaque homme est le sien. Chaque homme est au centre de son horizon. Regarde !

Alors le magicien qui ressemblait à un homme a déroulé pour le clown la grande valse du cosmos. Il a fait se lever en tourbillon le soleil sur le pôle, il l'a tenu immobile sur la barre de l'horizon des aurores boréales, au zénith de l'équateur. Il a fait se lever des lunes de midi. Il a fait le printemps et l'hiver. Il a fait l'été et les feux de la Saint Jean. Il a conduit le clown en ce lieu magique où la lune à droite et le soleil à gauche clignent de l'œil à l'homme qui se tient au centre du monde. Et Cacao le suivit. Et Cacao l'écouta. Il était au centre, au milieu du monde, au cœur des rêves et des légendes des hommes qui sont si vrais qu'on a peine à y croire. L'homme parla longtemps avec des mots si simples et si savants qu'on en entendait la musique. Cacao ne comprenait pas tout, mais il sentait tout, il voyait tout. Il sentit que le centre du monde du paveur de pierre de la place était ce point exact où sa main posait son dernier pavé, que celui du jeune économiste voyageait sans arrêt de ligne de fax en liaison satellite, que celui du retraité attendait immobile entre le ciel des souvenirs et la terre de son père. Il sentit qu'aucune loi, aucun

décret ni aucune bagarre n'empêcherait jamais les jeunes du lycée de se tenir au centre de leur avenir et que c'était bien.

Et quand arrivé au terme de sa démonstration qui était comme un voyage le magicien recolla la bille de clown sur le nez de Cacao, Cacao loucha en rigolant sur son nez. Il était là, le centre du monde, au bout de son nez, tout simplement. Et le monde tout autour de lui en devint différent.

"La terre est bleue comme une bille de clown" pensa-t-il. C'était une phrase de poète qu'il avait apprise à l'école et qu'il n'avait oubliée qu'à moitié. Il leva les yeux. Il comprit aussi pourquoi on constelle d'étoiles la voûte des chapiteaux des cirques.

Au matin le soleil se leva sur la Loire. Cacao reprit son bateau et le fleuve l'emmena. Il était au centre du monde partout où il irait. Plus rien ne pouvait l'empêcher de voir la mer.

Pour réussir un beurre blanc © MCLA 1996